

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



Giacomo-Charra, Violaine et Christine Silvi, éd(s). Lire, choisir, écrire : la vulgarisation des savoirs du Moyen Âge à la Renaissance

Annick MacAskill

Volume 39, numéro 1, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087149ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v39i1.26558>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

MacAskill, A. (2016). Compte rendu de [Giacomo-Charra, Violaine et Christine Silvi, éd(s). Lire, choisir, écrire : la vulgarisation des savoirs du Moyen Âge à la Renaissance]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 39(1), 179–181. <https://doi.org/10.33137/rr.v39i1.26558>

Giacomo-Charra, Violaine et Christine Silvi, éd.

Lire, choisir, écrire : la vulgarisation des savoirs du Moyen Âge à la Renaissance.

Études et rencontres de l'École des Chartes, 276. Paris : École des Chartes, 2014. 274 p. ISBN 978-2-35723-041-5 (broché) 24 €.

Ce recueil d'études réunies par Violaine Giacomotto-Charra et Christine Silvi inclut une introduction et douze articles sur la nature de la diffusion des domaines théologiques, scientifiques et philosophiques du Moyen Âge à la Renaissance. Ce thème, la « vulgarisation des savoirs », est d'abord définie et relativisée dans la synthèse de Giacomo-Charra. Dans des propos qui rappellent l'introduction de l'ultime volume de Philip Ford, (*The Judgment of Palaemon: The Contest between Neo-Latin and Vernacular Poetry in Renaissance France* 2013), Giacomo-Charra nuance les enjeux de l'écriture en langue vulgaire dans l'Europe prémoderne. Si la dissémination des savoirs en français accroît en quelque sorte le lectorat, il faut tout de même se rappeler que cette langue demeure elle-même, jusqu'à la fin du seizième siècle, une langue d'élite, tout comme le latin, et qu'en fait ceux qui maîtrisent le mieux le latin sont les premiers à promouvoir l'écriture et la traduction en français. Comme le rappellera Philippe Selosse dans sa contribution sur Pierre Belon, il existe, dans toutes les tentatives de partager la science, quelque chose de paradoxal, les auteurs des ouvrages de vulgarisation étant déjà érudits eux-mêmes, la diffusion des savoirs étant par conséquent réservée à ces doctes et à leurs réseaux.

S'il faut mesurer les conséquences de la vulgarisation au Moyen Âge et à la Renaissance, rien de cela ne nuit à l'intérêt des articles recueillis dans ce volume, riches aussi bien pour la diversité de leurs sujets que pour la diversité de leurs approches. Dans l'introduction, l'on voit qu'il existe une vulgarisation des savoirs même en latin, la langue d'expression n'étant donc pas la seule question qui sera explorée dans le volume. D'autres aspects d'un texte peuvent le rendre plus accessible, malgré l'ésotérisme de son contenu, « vulgariser » signifiant donc non seulement traduire mais également gloser, compiler, expliquer, commenter, rendre lisible...

Dans le premier article du volume, Christine Silvi étudie la transmission du savoir zoologique dans les traités ornithologiques à travers quatre études de cas organisées autour de quatre espèces d'oiseaux. Elle relève un paradoxe apparent dans la relative agentivité des compilateurs, qui se réfèrent constamment aux

autorités anciennes sans devenir « serviles » (45). Valérie Fasseur considère la transmission des enseignements de saint Augustin dans le *Breviarai d'Amor* de Matfre Ermengaud, consacrant une bonne partie de sa contribution à une lecture rhétorique de l'*ethos* de cet auteur qui, à la différence du théologien patristique, se présente comme un novice. Dans le dernier article du volume sur un sujet médiéval, Denis Hüe examine le genre hétéroclite et encyclopédique qu'est le calendrier des bergers, dont la visée est particulièrement populaire, et son savoir exceptionnellement pratique car lié à la vie rustique.

La première contribution qui concerne la vulgarisation à la Renaissance est de Jean Balsamo, qui s'attaque à la traduction des ouvrages scientifiques et philosophiques italiens autour de l'an 1575. La transmission des savoirs chez Charles Estienne, dont la carrière est un microcosme des valeurs humanistes, est analysée par Hélène Cazes. Passionné par toute une gamme de disciplines — médecine, botanique, philologie — et commémoré par les historiens pour la faillite de sa maison d'édition, cet auteur, éditeur et imprimeur se livre entièrement à la diffusion des savoirs, favorisant la traduction ainsi que la simplification, et s'adressant ouvertement non pas aux maîtres mais aux élèves, échouant enfin « faute de public » (117). Ce portrait complexe d'un personnage historique qui s'est voué à la vulgarisation provoque une réflexion sur les motivations profondes de la diffusion du savoir.

Plusieurs de ces études ont comme point commun l'observation non seulement d'une volonté sincère de partager le savoir, mais la révélation d'autres raisons encore pour pratiquer la vulgarisation. Ainsi Jacqueline Vons soulève un certain nationalisme chez Jacques Grévin, qui entreprend de forger un vocabulaire anatomique en langue française, ce qui témoignerait d'une tentative de rendre la langue vernaculaire égale aux langues anciennes depuis longtemps associées au savoir. De la même manière, Philippe Selosse réserve une partie de son analyse de l'histoire naturelle chez Pierre Belon à une considération de ses enjeux politiques et nationalistes.

Un autre point commun consiste en la manière avec laquelle ces textes éclairent la conception des savoirs et de leur classification. À ce titre, Marie-Luce Demonet montre à quel point les domaines d'études sont pensés différemment à la Renaissance dans sa lecture des traités philosophiques sur la nature de l'âme, textes nourris à la fois des savoirs médicaux, philosophiques et religieux. Étudiant un texte d'Amboise Paré, Myriam Marrache-Gouard revient à la question de l'agentivité de l'auteur vulgarisateur lorsqu'elle montre

comment Paré choisit de remettre en question les témoignages des autorités sur l'existence de la créature fabuleuse qu'est la licorne. Les deux contributions suivantes se penchent sur les échanges culturels entre la France et d'autres pays européens : Christine Pigné considère une sorte de double vulgarisation dans la traduction française des silves didactiques de Pedro Mexía alors que Susanna Gambino-Longo porte son attention sur l'ethnographie italienne dans son article sur la définition du « barbare » à la Renaissance. Enfin, Rosanna Gorris Camos considère la convergence de la poésie, de la philosophie et de la science chez Guy Le Fèvre de la Boderie et Jacques Peletier du Mans. Comme le texte d'Hélène Cazes sur Charles Estienne, cette étude de deux des grands poètes scientifiques du seizième siècle nous rappelle le caractère hétéroclite des carrières des savants à cette époque, pour qui il n'existe aucune frontière entre les arts et les sciences, et qui font de leurs œuvres un laboratoire d'observations empiriques ainsi que des compendiums d'autorités établies.

À travers ces études, l'on voit que le vulgarisateur est non seulement homme éduqué mais amateur du savoir, motivé par son goût pour l'érudition qu'il espère partager. Souvent, il manifeste une certaine anxiété par rapport à ses sources, lesquelles il interprète et modifie afin de rendre le savoir qu'elles renferment plus accessible. En effet, le rôle exégétique de certains de ces textes nuit à cette tentative de simplification, l'auteur vulgarisateur ajoutant à ces condensés ses propres réflexions. Son texte n'est jamais une simple copie abrégée du texte source (ou des textes sources, le cas échéant), mais témoigne de l'acte d'interprétation qui est inhérent à la lecture même. Enfin, malgré l'effort inlassable du vulgarisateur de s'approcher de son lectorat, il demeure impossible de nier les limites de ses efforts de vulgarisation et l'aspect hégémonique de son savoir, étant donné le rôle central qui y est joué par les autorités scientifiques anciennes et contemporaines.

ANNICK MACASKILL
Western University